

rois; la quatrième (celle des fenêtres) étant simplement planchéiée; le tout peint en chêne jaune. Au dessus du lambris, un plafonnage uni jusqu'aux frises, et chargé de couleur. Une balustrade en chêne tourné XVIII<sup>e</sup> siècle, limitant environ au tiers de la salle l'espace réservé au public. Cette balustrade, lourde et massive, peinte également en chêne jaune, ainsi que les deux portes d'entrée.

Tout ce que l'on sait de cette pièce, c'est que son lambris provient de la *salle des Etats*, à l'étage (aujourd'hui salon Louis XIV), d'où il a été enlevé au début du siècle dernier.

On avait aussi quelques raisons de croire que les murs avaient été historiés de sujets ou plutôt de vues peintes sur l'enduit.

De vieux Montois en avaient gardé le souvenir et notamment feu Léop. Devillers, l'érudit archiviste.

L'enquête à ce propos a été négativement concluante. Rien n'existe sous les couches de couleur jaune, sinon le plâtre auquel elles adhèrent. Et de l'avis de professionnels compétents, ce plafonnage n'est pas l'ancien. Il a, très probablement, remplacé au siècle dernier, celui qui portait la décoration murale, sans doute en mauvais état, lors du placement du lambris.

En enlevant la partie planchéiée de la paroi, on mit à jour des sièges dans l'embrasure des fenêtres.

Loin de songer à détruire ces divers détails authentiques, sous le vain prétexte d'une unification des styles, l'Echevin J. Lescarts, dont la compétence en matière d'art est reconnue, proposa la conservation pure et simple et la restauration du tout. La Commission Royale des monuments discuta le projet depuis 1888 jusqu'à 1893, avant d'admettre la vérité originelle de ces styles successifs.

On enleva complètement la chaux du plafond, ce qui permit de découvrir le millésime de 1682.

La pierre de la cheminée fut mise à nu, et l'on peignit les trois armoiries (Mons accosté de Hainaut ancien à dextre et de Hainaut moderne à senestre) sur les écus dont les charges inconnues ont été arasées lors de la révolution. L'âtre fut revêtu de carreaux historiés en terre cuite.

En nettoyant les boiseries, on constata partout le bois de chêne vrai, sous l'imitation peinte.

La balustrade en chêne tourné fut remplacée par une autre, en style renaissance, très remarquable. Elle se trouvait remise dans les greniers de l'hôtel de ville et avait appartenu au

jubé de la chapelle dite: «salle St-Georges», démoli en 1868. Les portes furent exhaussées, par un fronton en chêne sculpté, suivant l'ordonnance du lambris.

Une tenture unie, imitation d'un point Louis XIII, couvrit les parois au-dessus du lambris jusqu'aux frises.

Notons que la serrure en fer forgé, que l'on conserve dans cette salle, est la véritable serrure de l'hôtel de ville. Celle que l'on voit actuellement sur la grand'porte, n'en est qu'une réplique médiocre en laiton patiné et toute moderne.

### La salle des Commissions.

Cette salle se trouvait en 1888 dans le même état de délabrement que celle du Conseil.

En enlevant les tapisseries vieux Bruxelles, pour les réparer, on découvrit la marque BB, et la signature Leclercq, 1707. La restauration du tableau de la cheminée, qu'on attribuait au peintre montois J.-A. Wery, permit d'apercevoir la signature Jh. Senau.

Après avoir consolidé et complété le plafond et les boiseries, la peinture en tons neutres, avec quelques rehauts d'or, compléta l'aspect actuel de la salle des Commissions.

### La chapelle Saint-Georges et la maison du Noble, dite: de la Toison d'Or.

Ces intéressantes constructions, qui datent du XVII<sup>e</sup> siècle, accostent l'hôtel de ville, la première à gauche, la seconde à droite.

Elles ont été habilement restaurées en 1875 par Jh. Hubert, ingénieur-architecte de la ville de Mons.

L'achèvement de ces deux façades ne sera pourtant complet que lorsqu'on aura restitué au fronton du portail de la chapelle St-Georges, trois statuette qui ont été volées lors de la révolution.

En outre, les 8 pierres héraldiques des deux façades, sont demeurées arasées depuis 1793.

Une récente générosité d'un montois vient de permettre de restituer ces huit blasons.

De nombreuses et patientes recherches ont pu reconstituer les armoiries et nous espérons les voir prochainement en place.

### La maison de Saint-Christophe.

Cette maison, qui date du XV<sup>e</sup> siècle, accoste celle de la Toison d'or. Ce n'est qu'en 1892, que l'Administration communale put y installer la permanence de police.

Jusque là, un bail à long terme livrait cette maison à un particulier qui y avait installé « le *Café du Commerce* ».

La façade en pierre fut débarrassée de la peinture dont on la recouvrait annuellement. On rétablit les meneaux et l'on fit quelques réparations intérieures.

Rappelons pour terminer que la potence en fer forgé (XV<sup>e</sup> siècle) tenant une lanterne indicatrice près de la porte d'entrée de la permanence de police, se trouvait précédemment dans la cour de l'ancien couvent des Jésuites, aujourd'hui la Bibliothèque publique.

CLÉM. STIEVENART.



## THÉROIGNE DE MÉRICOURT, « LA BELLE LIÉGEOISE »

*Légendes littéraires et réalité historique* (1)

par Félix Magnette

Th. de Méricourt est cette paysanne, née dans un humble village de l'Ardenne la plus pauvre, — à Marcourt, près de Laroche, — laquelle, après avoir quitté fort jeune le foyer paternel et la terre patriale et avoir mené une vie aventureuse et assez peu édifiante, en Angleterre et en France, se retrouve à Paris, au moment où commence la Révolution; essaye de jouer un rôle au milieu des événements de plus en plus dramatiques qui se déroulent dans la capitale de la France de 1789 à 1793; puis, brusquement, à la suite d'un incident plutôt comique, disparaît de la scène publique, sombre dans la folie et meurt en 1817, après une lamentable agonie de plus de vingt ans.

A la rigueur, cette destinée pourrait être tenue comme ne présentant qu'un bien mince intérêt, si on la compare à celle de tant de personnages de cette époque tragique, dont l'Histoire a retenu les noms. Certes, cela est indéniable, et nous n'avons pas la prétention de faire passer THÉROIGNE pour une héroïne quelconque, même de second ou de troisième plan. Nous verrons, au contraire, que son rôle a été fortement exagéré, en même temps que déformé.

Mais Théroigne porte un nom bien liégeois, bien wallon, elle est bien de chez nous; elle l'était, au point qu'on la distinguait, dans le tumultueux Paris, où s'est déployée son activité révolu-

(1) Conférence donnée à l'Institut archéologique liégeois, en mai 1912.

tionnaire, en la désignant continuellement sous le nom de « la belle Liégeoise ». Et comme cela n'était pas sans flatter, malgré tout, notre patriotisme local, le désir nous est venu d'examiner d'un peu près ce qu'avait été au juste cette célèbre « amazone » de la Révolution.

En poursuivant nos recherches, en simples curieux, — disons-le, car cette étude n'a rien du travail original, — notre esprit gardait le souvenir, déjà fort ancien, des lectures impressionnantes des *Girondins*, de LAMARTINE, de l'*Histoire de la Révolution*, de MICHELET. Or, nous nous sommes vite rendu compte que ces livres avaient tressé un véritable tissu de légendes autour de notre Ardennaise déracinée à Paris, et lui avaient attribué une vie, des actes, de nature à nous la faire apparaître plutôt comme une créature un peu ridicule, mais surtout méprisable, digne d'intérêt certes, mais d'un intérêt dénué de toute espèce de sympathie.

Deux autres livres ont contribué en effet à nous donner, l'un après l'autre, une idée autrement exacte, — et aussi exacte que possible, — de ce qu'avait été notre compatriote. L'un est l'*Etude historique et biographique sur Théroigne de Méricourt*, par M. MARCELLIN PELLET<sup>(1)</sup>, reproduite dans la 3<sup>e</sup> série de ses *Variétés révolutionnaires*, parue, en 1890, à la librairie Alcan; l'autre est de M. LÉOPOLD LACOUR, qui a publié, dix ans après, en 1900, chez Plon, un livre extraordinairement attachant et documenté sur *Trois femmes de la Révolution*: Olympe de Gouge, Rose Lacombe et notre Liégeoise, Théroigne de Méricourt: plus de 250 pages sont consacrées à celle-ci seule!

Ce dernier livre est celui qui établit, le plus sûrement, la vérité sur le compte de Théroigne, car l'auteur a eu la bonne fortune de pouvoir utiliser un document, d'une rare valeur, que M. Pellet n'aurait pu connaître.

Nous verrons tantôt que Théroigne fut internée pendant un certain temps dans une forteresse autrichienne. Elle eut à subir à cette occasion un certain nombre d'interrogatoires, au cours desquels la détenue donna tous les détails désirables sur son enfance, sa jeunesse et les années vécues jusque là à Paris. Elle

(1) Notre éminent collaborateur, M. Albin Body, a largement contribué à la documentation biographique de cette importante étude, comme l'auteur, du reste, le déclare lui-même.

rédigea même une sorte d'autobiographie écrite au crayon. Ces documents reposent aux archives impériales et royales de Vienne. Ils ont permis à un érudit, M. STROBL-RAVELSBERG, de composer un ouvrage qui était resté pour ainsi dire inconnu, et qui fut signalé à M. Lacour, par le directeur des archives viennoises. Il s'intitule *Les Confessions de Théroigne de Méricourt, la belle Liégeoise* et porte en sous-titre ces mots: *Extrait du procès-verbal inédit de son arrestation au pays de Liège, qui fut dressé à Koufsstein (Tyrol), en 1791* (208 pages, in-folio). L'ouvrage a été édité en 1892.

M. Lacour s'est, en outre, donné la peine de passer au crible d'une critique pénétrante et dégagée de toute idée de panégyrique, les multiples textes des journalistes et pamphlétaires de l'époque révolutionnaire, ainsi que des pseudo-historiens qui ont donné, entre 1815 et 1840, le vol à un tas de livres sans valeur aucune et même entièrement inventés, — auteurs sur lesquels s'étaient appuyés, trop complaisamment, des Lamartine, des Michelet, des Goncourt, et autres écrivains, plus littérateurs et artistes, qu'hommes de vraie science.

Le but de la présente étude sera d'exposer, dans un résumé qui se bornera à l'essentiel, ce qu'a été réellement l'existence de la « Belle Liégeoise » à Paris.

• • •

Elle est née à Marcourt (et non Méricourt), en 1762 (elle avait donc 27 ans, et non 23 à 24, comme on l'a dit, en 1789), de Pierre Théroigne, de Xhoris, et d'Elisabeth Lahaye, de Marcourt. Le nom de Théroigne était très commun dans le pays; on l'écrivait de différentes façons: Térevaine, Terwigne, Terwaigne, Terwoine, Teroine, Térovène, enfin *Terwagne*, orthographe la plus répandue aujourd'hui.

L'enfant fut baptisée sous les prénoms d'Anne-Josèphe, mais elle-même se donna, plus tard, celui de Lambertine. Elle avait deux frères, dont l'un, Joseph, mourut près de Paris, en 1850 seulement. Son père se remaria, en 1773, et eut de son second mariage, neuf enfants. C'était un fermier réputé aisé. Mais ses charges de famille étaient lourdes, on le conçoit; et loin que sa fille aînée eût pu recevoir une éducation soignée à Liège, dans un pensionnat à la mode, — première erreur colportée par les biographes, — la jeune fille n'apprit à lire et à écrire que fort tard.

Quelle fut sa toute première jeunesse ? Ici déjà abondent les légendes, les romans : Lamartine en a été le principal propagateur dans le grand public.

A 17 ans, Anne-Josèphe, aussi intelligente que jolie, aurait été séduite par un jeune seigneur, habitant un château sur les bords du Rhin, et, presque aussitôt, abandonnée. Ayant quitté le toit paternel à la suite de ce scandale, cette fuite l'aurait précipitée dans le désordre. Son amour outragé, — ainsi parle Lamartine, d'après une œuvre de mystification historique, parue en 1836, — lui aurait fait prendre l'aristocratie, toute entière, en exécration ; et plus tard, en frappant les nobles, elle ne songeait qu'à réhabiliter son honneur, qu'à laver sa honte dans le sang ! On lui attribue un autre amour avec un gentilhomme français. Puis, un Anglais l'aurait enlevée, alors qu'elle voyageait, comme demoiselle de compagnie, avec quelques familles anglaises et autrichiennes. Débarquée un jour à Londres, elle aurait été mise en rapport avec le prince de Galles (le futur Georges IV), dont elle serait devenue (naturellement !) la maîtresse, et qui la présenta au duc d'Orléans ! Par ce dernier, elle serait entrée en relations avec le *high life* parisien. C'est à Paris, que, rencontrant dans une fête au Palais Royal son premier séducteur, elle lui fit, dit-on toujours, une scène terriblement humiliante de reproches ; bien plus, Théroigne, participant aux massacres des prisonniers royalistes, pendant les journées lugubres de septembre 1792, et se retrouvant en sa présence, obtint de pouvoir elle-même, lui trancher la tête !

Or, voici les faits qu'il faut retenir : ils ne sont pas toujours édifiants, mais ils ont le mérite d'être sûrs.

Après la mort de sa mère, en 1767, Anne-Josèphe Théroigne, âgée, par conséquent, de 5 ans seulement, est recueillie par une tante (de Xhoris), qui la soumet à une dure férule. Elle retourne, après 1773, chez sa belle mère, qui ne la traite pas mieux. Alors elle se sauve, en 75 ou 76, avec ses deux frères, à Xhoris, chez les parents de son père. Là encore, la vie qu'on lui fait la rend malheureuse. Elle se décide, — elle est déjà une fillette grande et forte, — à voler de ses propres ailes, et elle se place comme vachère dans un village du Limbourg. On la retrouve, peu après, comme couturière et « gouvernante d'enfants », c'est-à-dire, probablement, bonne d'enfants, au service d'une dame de Liège. En 78-79, elle passe à celui d'une

Madame Colbert, d'Anvers, dont elle devient la dame de compagnie. Elle y apprend la musique, art pour lequel elle montrait d'heureuses dispositions. Quatre ans après, elle est ainsi emmenée à Londres, où elle connaît, pour son malheur, un jeune Anglais, qui s'éprend d'un fol amour pour elle. Elle succombe à la première tentation de sa vie. Cette liaison dura jusqu'en 1787, liaison devenue lamentable après un temps de félicité. Son jeune amant la conduisit à Paris ; mais là, oubliant trop sa compagne, il se livra à tous les excès. A la fin, quoique ayant tout fait pour le garder à elle, et après en avoir reçu beaucoup d'argent, elle ne sut se résoudre à continuer la vie en commun. Il est vrai que, lassée probablement, ou par dépit, elle venait — nous sommes en 1786 — d'accepter les hommages, — et aussi la rente de 5.000 livres qu'il lui consentit, — d'un vieillard, un peu naïf, ma foi, grave personnage pourtant, un maître des requêtes au Parlement, un chevalier Doublet, marquis de Persan.

Pour cette partie de la vie de Théroigne, il subsiste encore beaucoup d'obscurités, et M. Lacour, lui-même, est souvent réduit à des hypothèses.

Ce que l'on sait, cependant aussi, — et en cela MM. Pellet et Lacour abondent, le second surtout, en détails précis, — c'est qu'à l'époque même où le marquis de Persan croyait avoir seul place dans ses affections, elle s'était acoquinée avec son professeur de *bel canto*, un Italien, Tenducci, vieux viveur, endetté, laid, et castrat au surplus. Si Théroigne s'était, en somme, jouée du marquis, qui payait, sans rien recevoir en récompense, Tenducci, lui, se joua de sa jeune élève, qu'avait conquise son réel talent vocal et musical, car il profitait largement des écus que la Belle recevait... de l'autre, lequel s'en trouvait, mais sans s'en douter, bien vengé.

Notre Liégeoise nous apparaît ici sous de bien vilaines couleurs. Mais faut-il voir en elle une plate courtisane, une demi-mondaine de bas étage ? Non, s'il faut en croire MM. Pellet et Lacour qui l'ont tant étudiée, et sont loin de la traiter aussi sévèrement. Voici ce que le premier nous dit : « Théroigne n'avait jamais eu un tempérament de courtisane ; la froideur de ses sens la sauvait des amours trop faciles... ». M. Lacour confirme, en somme, ce jugement, par ces mots : « Avant 1789, elle eut des amants, fut entretenue, mais elle fut toujours physiquement, avec une âme ardente, plutôt froide ». Il y a aussi un fait

qu'atteste, à son tour, la suite de son existence: c'est que, bien qu'allant vivre, désormais, entourée rien que d'hommes, — elle eut un salon politique, nous le verrons bientôt, — jamais plus elle ne lia intimement sa vie à quiconque; la calomnie royaliste, s'acharnant sur elle, ne sut rien prouver; elle passait même, et l'on s'en moquait, pour être devenue prude: un seul amour s'empara désormais d'elle, l'amour des idées nouvelles, l'amour des choses de la politique.

Mais revenons encore un instant à l'Italien Tenducci. Celui-ci vivait dans la société d'artistes compatriotes et d'étrangers. C'est dans ce milieu que Théroigne s'éprit du plus beau zèle pour la musique, faite de virtuosité, à l'italienne. Acquit-elle du talent? On ne saurait le dire. Toujours est-il qu'elle s'embarque pour Gênes, avec Tenducci, probablement pour ce que nous appelons une tournée artistique. C'est dans cette ville que survint, en 1788, la rupture entre elle et son vilain amant, à la suite de scènes scandaleuses et d'un procès qui amena l'annulation du contrat qui la liait au chanteur. Notre Liégeoise séjourna un an à Gênes; après quoi, fin mars 1789, elle partit pour Rome, où elle parvint à fréquenter des gens de choix, grâce à des lettres de recommandation que lui avait données un banquier de Paris, M. Perregaux, qu'elle avait chargé de tous ses intérêts financiers: paiement des arrérages de la rente de M. de Persan, vente de ses bijoux, négociations avec le mont-de-piété, etc...

Théroigne était toujours à Rome au moment où se préparait à Paris la réunion des Etats-Généraux qui devait déchaîner ce qu'on appelle la Révolution. Désireuse, sans doute, d'être dans sa ville d'adoption pour assister de près à ce qui allait se passer, et que chacun pressentait nouveau, grave et gros de conséquences, elle quitta subitement l'Italie; elle passait à Lyon le 30 avril; elle rentrait dans Paris, le 11 mai.

C'est là que nous allons la voir vivre d'une vie entièrement nouvelle et trop peu connue encore dans ses détails authentiques.

• • •

De cette époque, date, en effet, une existence qui nous fera vite oublier celle de grisette rusée et dépensière, qu'elle avait menée durant les précédentes années. La belle Liégeoise va se consacrer toute à la Révolution; la Révolution va la prendre toute entière. Mais faudra-t-il, pour cela, continuer à croire,

avec ceux qui se sont occupés d'elle jusqu'ici, qu'elle se jeta dans le mouvement avec une passion frénétique; que, dans les fameuses « journées » des années 1789 à 1792, on la vit au premier rang du peuple en fureur, déployant une audace plus que virile, montrant une vraie rage de meneuse exaltée? Faut-il voir en elle, comme disent les frères de Goncourt (*Portraits inédits du 18<sup>e</sup> siècle*), une « amazone de Rubens » au « port d'une déesse païenne », ajoute Carlyle, le grand historien philosophe anglais, une « Penthésilée rayonnante », disent encore les Goncourt, une « Ménade (c'est-à-dire une bacchante) magnifique de la Révolution », ou encore « une Hérodiade impitoyable »? Que tout cela est loin de la réalité, ou tout au moins exagéré!

D'abord, quant à ce qui est de son physique (1), beaucoup d'auteurs, même parmi ceux, contemporains ou venus peu après elle, qui l'aimaient le moins pour l'ardeur de ses convictions, s'accordent à la trouver *belle* ou *adorable*, ou simplement *jolie*, d'une *figure agréable*, au *minois chiffonné*, à *l'air malin*, avec, dit même un auteur (Duval, *Souvenirs de la Terreur*), « un de ces nez retroussés qui changent la face des empires »!

D'une foule de témoignages, les plus divers de source et d'inspiration, il semble bien qu'elle devait être, d'autre part, *petite*, mais vive, pétulante. Voici, à en croire M. Lacour, le portrait, le plus véridique, qui en est donné: il est dessiné par

(1) Le lecteur doit être mis en garde contre l'authenticité des portraits qui prétendent représenter Théroigne de Méricourt.

L'un, attribué au peintre Vestier par M. Cain, conservateur du Musée Carnavalet à Paris, qui en admet l'authenticité, se trouve reproduit dans le fascicule n° 13 (5 juin 1910) de la revue illustrée *Historia*, ainsi que dans le fascicule 58 (page 285) de *l'Histoire de France illustrée*, dont la publication vient de s'achever sous les auspices de la maison Larousse à Paris. M. Léop. Lacour le publie également, mais déclare ne pouvoir se rallier à l'opinion de M. Cain.

Un autre portrait, également à l'huile, attribué à Greuze, et exposé en 1878 au Trocadéro, est reproduit aussi dans le fascicule précité d'*Historia*. L'attribution, comme l'authenticité, en sont fort douteuses selon M. Lacour.

Un troisième est reproduit par M. M. Pellet, en titre de son *Etude* sur Théroigne, mais il n'existe aucune preuve formelle qu'il représente bien la « Belle Liégeoise ».

Signalons encore une estampe de la Bibliothèque Nationale, reproduite par M. A. Dayot dans *la Révolution française par l'image* et dans E. et J. de Goncourt, *Histoire de la Société française pendant la Révolution*.

Enfin une miniature en ivoire, qui autrefois faisait partie des collections G. Terme, et que possède aujourd'hui M. Breuer de Liège, représenterait, mais sans preuves, notre héroïne.

Le seul portrait pleinement authentique de cette dernière est un dessin exécuté à la Salpêtrière, en 1816, un an avant sa mort et signalé dans l'ouvrage de M. Lacour.

M.-ANT. BAUDET, auteur de *Notes historiques* sur les personnages de son temps :

« J'ai beaucoup vu Mademoiselle Théroigne de Méricourt dans les rassemblements des Tuileries. Elle parlait plutôt en confiance qu'avec le verbe de l'orateur. Elle était presque toujours vêtue en amazone: son vêtement de drap était fort commun, de couleur vert foncé. Elle avait un chapeau avec plume noire. Ceux qui lui ont donné un costume ou bizarre ou élégant, ont fait du roman.

« Elle était *petite, assez bien prise dans sa taille; une figure mesquine, sans trait*, quoique sans défaut. Son teint avait la nuance de la poire roussilet, sans doute à cause de ses continuelles excursions au grand air. Au demeurant, *mieux que mal*, mais sans agrément... ».

M. Léopold Lacour, résumant ses impressions, résultat de recherches particulières, écrit de son côté: « En réalité, c'était une *jolie grisette, une femme presque mignonne*, en son rôle et dans son costume de guerrière. Mais dans les jours de grande crise, parmi les piques, les fusils, les canons, dans les clameurs d'un peuple furieux, elle embellissait ou rajeunissait; elle recevait de l'émeute une espèce de beauté magique ».

• • •

Fut-elle de *toutes* les émeutes? Y a-t-elle joué le rôle qu'on lui a attribué et qui l'a, jusqu'ici, fait passer pour une sorte d'énergumène en jupon, ou plutôt en amazone?

Voyons-la au 14 juillet. Lamartine, Goncourt, et jusqu'à M. Pellet, qui ne repousse pas formellement l'allégation, nous la montrent parmi la foule furieuse qui assiégeait les tours de la sombre Bastille. « Enivrée, furieuse, écrivent les Goncourt, Théroigne brandissait la mort, devant les théories des faubourgs; elle monte à l'assaut; elle a pris une tour de la Bastille! ». « Sur la brèche même, complète Lamartine, les vainqueurs lui décernent un sabre d'honneur ». Plus tard, ajoute-t-on, elle fut mise au rang des « vainqueurs (officiels) de la Bastille »; un décret de juin 1790, lui fait obtenir, en conséquence, un sabre d'honneur.

Ces soi-disants hauts faits doivent, désormais, être considérés comme du domaine de la légende: une seule femme fut promue à la dignité de « vainqueur de la Bastille », et, cette femme n'est pas notre Théroigne. Le décret de juin, au reste, n'a jamais

existé. Bien plus, notre prétendue héroïne n'était pas même parmi la foule qui assistait aux opérations populaires, devant la prison-forteresse. Elle se trouvait à ce moment au Palais Royal, ignorant, avec le public qui s'y pressait, le grand événement qui s'accomplissait au bout de Paris; mais, elle partagea, naturellement, l'enthousiasme qui s'empara de la foule, quand y parvint la surprenante nouvelle.

D'ailleurs, jusqu'au 14 juillet, elle n'avait été qu'une curieuse, ardemment sympathique, comme des milliers d'autres Parisiens, rien de plus, rien de moins. Elle ne s'était encore mêlée à aucune manifestation. La première, à laquelle elle prit part, fut celle du 17 juillet, quand Louis XVI vint à Paris, pour y consacrer, par une visite solennelle à l'Hôtel de Ville, le triomphe du peuple. Elle se mêla alors aux soldats, coiffée, pour la première fois aussi, d'un grand chapeau rond, revêtue d'une « amazone » de couleur blanche.

Curieuse, avons-nous dit, pas très instruite encore, mais avec un ardent désir de s'instruire, de s'éclairer sur la portée des événements qui défilent devant elle et dont sans doute, par une intuition, fruit d'un sûr instinct, elle devinait déjà toute l'importance. Elle se mit donc à lire, sans trop les comprendre encore, les papiers publics. Son éducation politique ne se fera que peu à peu; ce n'est que lentement qu'elle appréciera les « droits méconnus du peuple ». En juin et juillet, son école sera le Palais-Royal, qui était connu comme le centre le plus vivant et le plus pittoresque du Paris d'avant-garde. Elle y allait presque tous les jours, et c'est là qu'elle « s'éblouit », comme elle l'écrit plus tard, de l'« aurore des temps nouveaux ». En s'éclairant, son amour, tout spontané d'abord, pour les idées de réforme sociale et politique, devint à la fois plus enthousiaste et plus raisonné.

Elle se mit, à partir du 20 août, à suivre assidûment les séances de l'Assemblée constituante, qui siégeait, on le sait, à Versailles, et elle devint une habituée des tribunes. Elle nous a laissé sur cette époque d'initiation politique, une page bien curieuse et qui nous la dépeint telle qu'elle était, différente totalement, par conséquent, de ce qu'elle nous avait apparu jusqu'ici:

L'Assemblée Nationale m'offrit un beau et noble spectacle, dont la majesté me frappa. J'y éprouvais des émotions d'une nature élevée

et mon âme y prenait comme un nouvel essor. D'abord je ne comprenais pas grand'chose à toutes ces délibérations, mais insensiblement la lumière se fit en moi et je parvins à voir clairement ce que c'était que le Peuple en face des Privilégiés. Alors ma sympathie pour lui grandit à mesure que je fus mieux informée, et elle se transforma en ardent amour, quand je fus persuadée que la justice et le bon droit étaient du côté du peuple.

Voilà, exposée en termes où éclate une sincérité indéniable quelle était la vraie disposition d'esprit de notre jolie Liégeoise, quand survinrent, ce qu'on a appelé les « journées d'octobre », exactement des 5 et 6 octobre.

On sait, — et rappelons-le brièvement, — quelle fut la signification de cette émeute, encore une fois exclusivement populaire, comme celle du 14 juillet, à laquelle ne prirent aucunement part les autorités constituées :

La famine causée, soit de parti pris par les agents de la cour, soit naturellement par l'imprévoyante administration de l'ancien régime, poussait le peuple aux solutions violentes. Le 5 octobre, au matin, une troupe hurlante de femmes se présenta à l'Hôtel de Ville, réclamant du pain. Elles voulaient brûler les paperasses de la municipalité, disant que, depuis la Révolution, tout ce qu'on avait fait pour le peuple, c'était de salir du papier. La municipalité ne savait comment tenir tête à l'orage; le pillage et peut-être l'incendie menaçaient les archives de l'Hôtel de Ville, quand un jeune homme de vingt-six ans, Stanislas Maillard, clerk d'huissier, remarqué pour son extraordinaire courage à la prise de la Bastille, proposa aux six ou sept mille femmes réunies sur la place de Grève, de les conduire à Versailles, où elles pouvaient exposer leurs griefs et réclamer du pain au roi et à l'Assemblée Nationale. Maillard se mit à la tête de la colonne, qui, escortée d'hommes armés et trainant quelques canons, partit de Paris à dix heures du matin et déboucha à Versailles, sur la place d'armes, à cinq heures du soir (1).

On sait aussi à quelles scènes sanglantes donna lieu l'irruption du palais par des hordes d'hommes et de femmes avinés: les soldats forcés de mettre la crosse en l'air, quelques uns tués; le roi, la reine et la famille royale injuriés, bousculés, humiliés de mille façons, forcés finalement de suivre la canaille et ramenés à Paris, au milieu des injures et des quolibets de la foule!

Eh bien! ici de nouveau, une légende tenace s'est formée, à propos de ces scènes scandaleuses, une légende sur le rôle im-

(1) PELLET, *op. cit.*, p. 78.

portant qu'y aurait joué notre vraiment trop célèbre compatriote. Elle aurait débauché les troupes; elle aurait été l'une des plus hardies et des plus cyniques, parmi les mégères qui menèrent la populace. Tout le monde l'aurait aperçue, se dépeçant de toutes manières, à l'œuvre partout.

Ecoutez les poètes, ces trop fréquents déformateurs de la vérité.

Barthelémy, l'auteur de la *Némésis*, dans ses *Douze femmes de la Révolution*:

Les larges avenues  
Se noircissent au loin de femmes demi-nues,  
Aux obscènes haillons, aux visages meurtris...  
Sur ces groupes sans nom qui piétinent l'arène,  
L'ardente Méricourt domine en souveraine.  
Debout sur un canon comme sur son pavois,  
Elle exalte les rangs du geste et de la voix...  
A sa mâle vigueur la grâce n'a pas nui...  
Une lance à la main, la tête échevelée,  
Elle marche aux périls comme Penthésilée.

C'est la Pythie en feu qui sur ce noir essaim  
Souffle le dieu caché qui suffoque son sein...

Un autre poète, Adolphe Mathieu, de Mons, écrit en 1847 (dans *Givres et Gelées*, Bruxelles, 1887):

Aux premiers cris de guerre elle vient, elle accourt  
Comme un cheval fougueux lancé dans la carrière.  
Et cette belle aventurière  
C'est la vierge de Méricourt,...  
Ma Penthésilée antique  
Dont l'âme patriotique  
Souffle des feux inconnus...

Baudelaire écrit dans *Sisina*:

Avez-vous vu Théroigne, amante du carnage,  
Excitant à l'assaut un peuple sans souliers;  
La joue et l'œil en feu, jouant son personnage  
Et montant, sabre au poing, les royaux escaliers?

Emmanuel des Essarts (*Poèmes de la Révolution*, 1879):

La mimalone (Bacchante) antique à toute heure effrénée,  
Sanglante de vin, et de feu,  
Mais sublime d'extase et tout illuminée  
Par l'enthousiasme d'un Dieu.

Ecoutez maintenant quelques prosateurs :

Lairtullier, écrivant en 1840, ses *Femmes célèbres de la Révolution* :

La voilà en agile amazone, chapeau à la Henri IV sur l'oreille, large sabre au côté, deux pistolets à la ceinture, une cravache à la main à pomme à cassolette d'or, remplie de sels et d'aromates en cas de défaillance, et pour neutraliser l'odeur du peuple !

Les Goncourt amplifient encore ce thème :

Panache rouge, redingote de soie rouge, cravache en main, pistolets à la ceinture, galopant dans son triomphe au front des hordes et souriant, les bras retroussés, elle mène à Versailles les piques qui demandent des têtes et les femelles qui demandent les « boyaux » de la reine.

Lamartine, Michelet, avec des réticences toutefois, Louis Blanc, aucun ne songe à mettre en doute la légende de l'amazone. Et ce qui nous a le plus étonné, c'est que le dernier historien de la révolution, M. Louis Madelin, dont l'ouvrage vient de paraître, admirable de vérité — désillusionnante, — de couleur et de vie, a encore admis cette tradition (Hachette, 1912, p. 91).

Et cependant M. Pellet avait déjà émis certains doutes et fait bien des objections, et cependant M. Lacour, dont l'ouvrage est de 1900 déjà, l'avait démolie par une discussion serrée des textes, qui prend 26 pages in-octavo ! Il a démontré que la prise de corps décrétée par la cour du Châtelet contre Théroigne et l'inculpation de participation à un complot contre la famille royale ne reposait sur rien de fondé.

Voici, en résumé, à quoi se réduisit son rôle.

Elle était à l'Assemblée quand arrivèrent les Parisiens, le 5. Elle quitta la salle pour voir ce qui se passait; elle vit le régiment de Flandre d'un côté, les gardes du corps et le peuple armé de l'autre; le régiment calme et bien rangé en bataille, personne ne pénétrant dans ses rangs. De crainte de bagarre, Théroigne rentra chez elle, suivie de quelques malheureux auxquels elle donna du pain. Elle ne sortit plus avant le lendemain matin.

Le 6, elle se rendit à l'Assemblée, dès que les portes en furent ouvertes. En attendant ce moment, elle se mêla à la foule, exprimant plus ou moins vivement dans les groupes sa pensée sur les aristocrates et les députés. Elle entendit de loin les clameurs du peuple, mais « sans rien voir distinctement ».

Puis elle assista à la séance, contribua par ses cris à peser sur un vote capital de l'Assemblée, c'est-à-dire l'envoi d'une députation au Roi.

L'après-midi, elle ne participa nullement au cortège burlesque et tragique qui ramena Louis XVI et la famille royale à Paris.

Elle ne quitta Versailles, qu'avec l'Assemblée, le 19 octobre.

Complétons cette énumération de faits, désormais avérés, par la reproduction de cette lettre, que révèle M. Lacour, et qu'elle adressait, en août 1796, de Liège, à son banquier Perregaux :

« J'ai été fort étonnée d'apprendre que j'étais décrétée de » prise de corps. Je ne m'e doutais pas qu'ayant coopéré en rien » que ce soit à tout ce qui s'est dit et fait les deux journées » du 5 et du 6 (octobre), je serais comprise dans cette pré- » tendue conjuration... Comme je ne puis deviner jusqu'où » ira la malignité de ceux qui m'ont dénoncée, il faudrait, si » vous voulez me rendre ce service, faire votre possible pour » savoir de quoi je suis accusée. Car, si cela était sérieux, je » me défendrais, et pour cet effet, je n'aurais besoin que de » dire la vérité. »

• • •

Voilà donc la Bacchante, la Ménade, la Penthésilée installée à Paris avec l'Assemblée.

Un autre qualificatif devra désormais lui être donné: celui de « muse de la politique ». En effet, l'ancienne grisette va tenir un salon; elle deviendra une révolutionnaire parlementaire. Entourée d'hommes en vue déjà, d'hommes qui joueront un rôle de premier plan, elle se fait donneuse de conseils; elle va créer un cercle de propagande, elle va même, — et de là le sous-titre, donné par M. Lacour à son livre, le *Féminisme pendant la Révolution*, — essayer d'assigner une place aux femmes dans la conduite morale et effective des événements.

Son salon. Quand elle n'était pas au Manège, où siégeait l'Assemblée, ou dans les clubs, où elle prenait souvent la parole, elle aimait, le soir venu, à rassembler dans l'appartement qu'elle occupait à l'hôtel de Grenoble, rue du Boulay, un certain nombre de personnages politiques et de journalistes, formant une société vraiment choisie de gens qu'elle croyait avoir le plus d'influence. Elle discutait avec eux sur les affaires publiques, sur la littérature française même, « avec assez de sagacité », observe un auteur contemporain. Cela était si connu,

que du côté des folliculaires royalistes, on s'en gaussait fort, tout en ajoutant mille insinuations des plus malveillantes: « la voluptueuse Cypris est tout à coup métamorphosée en une grave et sévère Minerve », dira d'elle, plus tard, BEAULIEU, dans ses *Essais historiques*. Ses amis particuliers, les habitués de ses diners étaient surtout des personnages fort rassis alors, observe M. Pellet: Siéyès, Pétion, Brissot, quelques jeunes gens spirituels, Camille Desmoulins, M.-Jos. Chénier, Anacharis Cloutz, Bosc d'Antic, Gorsas, Basire, Fabre d'Eglantine, parfois Barnave et Saint-Just, l'imprimeur Momoro, et en première ligne, Romme, le martyr de prairial, alors à Paris avec le jeune comte russe Strogonoff, dont il était le précepteur. C'est à Romme que Théroigne s'attache le plus, avec son esprit, non avec ses sens. C'est ce Romme qui fonda avec quelques amis, le club des *Amis de la Loi*. Notre Liégeoise prit une part active aux délibérations de ce petit groupe, qu'elle réunissait chez elle, et dont elle fut, un certain temps, l'archiviste-secrétaire.

Ce cercle, que voulait-il ? A quoi tendait-il ? Écoutons Romme lui-même:

Le projet qu'on esquisse ici, écrit-il, est le résultat de plusieurs conversations où Mlle Théroigne a exposé de quelle importance serait, dans ce moment-ci, un établissement qui aurait pour but de faire connaître le degré et les moyens d'influence de chaque membre de l'Assemblée nationale... Cet établissement, utile, important dans son objet et vraiment populaire... ne tendrait à rien moins qu'à donner une nouvelle impulsion aux mœurs; à élever le peuple à la dignité de ses droits; à l'éclairer sur ses vrais intérêts et sur le degré de confiance et d'estime qu'il doit au zèle, aux lumières et aux vertus de ses représentants à l'Assemblée; à lui développer les avantages de la Révolution pour assurer son bien-être; à propager, autant qu'il est possible, la connaissance des opérations journalières de l'Assemblée;... d'offrir un choix tout fait (entre mille brochures et feuilles périodiques) dans un cabinet de lecture ouvert aux associés; à correspondre avec les provinces pour y répandre les bons livres et les belles actions;... à rassembler ainsi, dans un foyer, les rayons épars de l'opinion publique... etc. (1).

Eh bien, ces idées étaient loin d'être utopiques: si l'on dégage des paroles que l'on vient de lire, la phraséologie de l'époque, ne doit-on pas en retenir cette juste idée: pour que

(1) PELLET, *op. cit.*, p. 90-91.

la révolution soit durable, il y faut une condition essentielle, c'est l'éducation politique des masses.

Théroigne se comportait donc, comme on l'a dit, non en « furie », selon les Goncourt, mais comme une intelligente démocrate, qui veut, par la diffusion des lumières, contenir les esprits exaltés qu'un excès de zèle pourrait égarer.

Cependant le club des *Amis de la Loi* n'eut pas de succès et il se fondit bientôt dans le fameux club des *Cordeliers* qui, à ce moment, rassemblait les éléments les plus avancés, les plus ardents à lutter pour les progrès de la Révolution.

Nous voudrions, — mais la place nous ferait, pour cela, défaut, — raconter ici la séance où Théroigne fut inscrite au grand club et où Camille Desmoulins, le beau parleur, acclama sa montée à la tribune, par ces mots, un peu exagérés tout de même, mais si flatteurs: « C'est la reine de Saba qui vient voir le Salomon des districts ! ».

A ce moment, la plupart des Constituants avaient une grande estime pour notre petite, mais « adorable » (épithète arrachée à la sincérité d'un adversaire politique) Wallonne; elle-même se trouvait heureuse de pouvoir se dépenser personnellement, couverte de cette estime qui la consolait de tant d'insinuations méchantes, haineuses, ignobles parfois, que lui décrochaient la meute des feuilles royalistes. C'est la partie la plus réussie de sa vie, que nous vivons ici, avec elle, celle où elle joue à la perfection son rôle de petite *dame politique*, de gentille muse de la démocratie, de « Vénus donnant des leçons de droit public », comme l'appelait un médisant.

Soudain, elle va disparaître, momentanément, de la scène et cela pour un double motif: Théroigne se ruinait pour soutenir le train de vie qu'elle menait depuis près d'un an; il y avait beau temps que la rente du marquis de Persan ne suffisait plus, et, loin de penser, avec Lamartine qui se rend ici complice d'une infâme calomnie, qu'« elle glissa dans les bras de riches voluptueux qui payaient chèrement ses charmes », nous savons, au contraire, par des preuves précises, qu'a fournies il y a 30 ans déjà, feu notre concitoyen Joseph Demarteau, qu'elle ne se soutint que par des emprunts faits au Mont-de-Piété: en moins d'un an, les bijoux qu'elle y engagea, lui rapportèrent 8.000 livres! Le dernier emprunt connu est du 7 mai 1790. On comprend mieux, dès lors, qu'elle ait vécu à l'écart d'abord pendant quelques semaines, puis que, vu la médiocrité de ses

ressources, elle ait songé à retourner en Belgique, pour vivre plus modestement. Mais il y avait une autre raison à son éloignement: il faut bien l'avouer, c'est la peur, quand elle fut informée qu'elle était accusée d'avoir pris part aux excès des 5 et 6 octobre, et que le tribunal du Châtelet allait, comme on le sait déjà, informer contre elle. Mais l'histoire nous apprend que cette enquête, qui avait pour but, caché, mais réel, de compromettre Mirabeau et le duc d'Orléans, mal vu de la cour, n'aboutit à rien, nous l'avons dit. Une seule femme fut momentanément détenue, c'était une nommée Reine Leduc.

Quoiqu'il en soit, Théroigne se retrouvait à Marcourt, avant la fin de mai 1790.

Ici se place, encore une fois, une tradition bien erronée: notre compatriote aurait été revêtue d'une mission politique, celle de provoquer, avec d'autres, naturellement, un mouvement insurrectionnel dans le Brabant et au pays de Liège,

La vérité est bien autre. Elle resta d'abord un mois au village natal, y vivant bien heureuse, raconte-t-elle, dans son autobiographie: «J'allais tous les soirs, à la veillée, j'y rejouais, » avec mes amies, à tous les jeux de ma jeunesse. Les dimanches, » nous allions danser, courir et jouer aux barres dans les » grandes prairies ».

Cependant, elle se rapproche de son frère aîné qu'elle avait toujours beaucoup affectionné et qui séjournait alors à Liège. Elle s'installe donc dans notre bonne cité, à la Boverie, à l'auberge de la Croix blanche. Elle va et vient entre Liège, Marcourt et Xhoris, où elle acheta même un morceau de terre!

C'est à cette époque qu'elle entra en rapport avec le baron et la baronne de Sélys-Fanson, de Xhoris (1). Elle fréquentait d'autre part, les patriotes liégeois; mais rien ne prouve qu'elle ait pris la moindre part aux événements de la principauté; n'oublions pas que l'année 1790 est celle où le pays vit en république.

La preuve qu'elle ne se sentait coupable de rien, c'est qu'elle ne pensa même pas à quitter la ville, lors de la rentrée des Autrichiens, le 12 janvier 1792. Mal lui en prit, car elle fut

(1) Nous renvoyons pour ceci au travail bien documenté de Jos. Demarteau paru dans la *Revue générale*, en décembre 1882.

englobée dans le mouvement de réaction qui se manifesta à ce moment, par des emprisonnements, des exils, etc. Elle fut arrêtée soudainement, le 16 février, et immédiatement dirigée sur l'Allemagne. Quinze jours après, elle se trouvait internée dans la forteresse de Kufstein, en Tyrol.

Ici, nous devons fortement abréger notre exposé. Soumise à de multiples interrogatoires, car elle avait été appréhendée sous prétexte d'attentat commis, le 6 octobre, contre la Reine de France, sœur de l'Empereur, elle put convaincre bientôt les autorités de son innocence. Son geôlier, M. de Plank, prit de sympathie et même d'estime pour sa jolie prisonnière, obtint son transfert à Vienne. Le Baron de Sélys-Fanson était intervenu pour améliorer sa situation. Dans la capitale de l'Autriche, elle fut reçue deux fois par le chancelier Kaunitz, en personne; son élargissement ne fut plus qu'une question de jours. Elle reçut, au nom du souverain même, une indemnité de 600 florins, avec laquelle elle put rentrer immédiatement à Bruxelles (1<sup>er</sup> novembre 1791).

\* \* \*

Théroigne ne séjourna pas longtemps à Bruxelles. Elle se hâta de rentrer dans son vrai milieu, Paris. A ce moment, elle se trouve en proie à une véritable détresse financière. Elle doit engager ses derniers bijoux au Mont-de-Piété, elle doit faire appel, une nouvelle fois, à la bienfaisance de ce par trop naïf de Sélys, dont Jos. Demarteau nous montre le rôle, plutôt ridiculement bonasse, et les ennuis que lui valut la rouerie bien ardennaise des Théroigne frères et sœur. Cela est très amusant à lire.

A Paris, le retour fut une sorte de petit triomphe qui dut bien consoler notre héroïne de ses déboires financiers. Elle fut reçue avec un véritable empressement aux Jacobins, le 26 janvier, et, le 1<sup>er</sup> février, invitée à y exposer les « persécutions qu'elle avait souffertes en Autriche ». Les journaux, patriotes et royalistes, s'occupent de sa rentrée, de ses succès.

Désormais, à son désir d'activité, à son ambition de rejouer un rôle, elle va donner libre carrière. Elle se fait brissotine, c'est-à-dire partisan de Brissot, chef d'un parti nettement républicain, mais qu'on pourrait aussi intituler anti-robespieriste, ce qui le fit passer plus tard pour modéré et amena sa perte en 93.